

comprendras jamais. Tu sais, je n'ai presque pas connu mon père...

Couché sur le dos, il fixait obstinément le toit de nattes que la fumée avait rendues noires. Il coupait ses phrases de silences émus.

— Je n'ai eu que ma mère, enchaîna-t-il.

— Et les autres ? fit-elle agressive.

— Quels autres ?

— Les autres garçons de ton âge...

— Alors ?...

— Presque tous n'ont pas connu leur père. Ils n'ont eu que leur mère, et pourtant ils ne l'adorent pas comme si elle avait créé le monde. Non ?

Banda soupira profondément. Est-ce qu'il allait lui dire tout ? Une indéfinissable lassitude l'assaillait maintenant, comme chaque fois qu'il lui fallait accomplir un acte dont l'inanité lui apparaissait aussi clairement.

— Non, ce n'est pas la même chose, dit-il, le regard suppliant. Ecoute bien.

Il s'était tourné vers elle, et tandis qu'il parlait, appuyé sur un coude, il faisait de grands gestes de l'autre main comme pour rendre ses explications plus plausibles. Mais au bout d'un moment, il dut s'apercevoir, à son regard sombre et ardent, qu'elle ne comprendrait jamais. Il se renversa donc derechef sur son dos, s'étira de tout son long, les bras croisés sur la poitrine, le regard perdu parmi les nattes noircies de fumée du toit. On aurait dit qu'il parlait maintenant pour lui-même, à moins que ce ne fût pour un auditoire invisible.

— J'aime ma mère. Aïe ! Je l'aime comme tu ne peux pas savoir. As-tu jamais aimé quelqu'un, toi ? A la mort de mon père, j'étais âgé de quelques années seulement. Ma mère entreprit donc de m'éle-

ver. Elle y a apporté une sollicitude extrême. Elle a fait tout, m'entends-tu ? Tout ce qu'elle croyait devoir faire pour mon bien. Elle me gada de nourriture ; de bonne nourriture. Elle m'administrait un lavement toutes les semaines. Chaque soir, elle me plongeait dans une énorme marmite pleine d'eau tiède et me frottait longuement tout le corps. Trois fois par semaine, elle m'envoyait écouter les leçons du catéchiste... J'étais mieux habillé que les gosses de mon âge qui avaient leur père. Nous dormions sur des lits de bambou des deux côtés du feu que ma mère ne cessait d'attiser la nuit tandis qu'elle me racontait des fables ou me parlait de mon père, de son enfance à elle, du pays où elle était née, de ma grand-mère morte peu avant ma naissance... Certaines nuits, nous entendions hululer un hibou ou hurler un chimpanzé : je me faisais tout petit dans mon lit et ma mère en riant me disait : "N'aie donc pas peur, fils ; il ne viendra tout de même pas te chercher là, devant moi..." D'autres nuits, la pluie crépitait sur le toit, tandis que de violentes rafales balayaient la cour, agitaient les arbres là-bas derrière le village ; alors, ma mère me disait : "Mon Dieu ! écoute les mangués tomber. Un qui va être content demain, c'est toi. Pas vrai ?..." Oh ! elle me corrigait souvent et sans ménagement. Mais le souvenir même de ces punitions me la rend encore plus chère.

« Tout ce qu'elle était pour moi, je ne l'ai deviné que ce jour où j'ai souffert pour la première fois de ma vie : ma mère était allée m'inscrire à l'école de la ville. Désormais, cinq jours sur sept, je serai séparé d'elle. J'ai pleuré ce jour-là comme jamais plus je ne pourrai le faire (il se pencha et cracha sur le sol). J'ai bien fini par me faire à cette nouvelle existence ;

mais au début, ce fut très difficile : ma mère, jalouse, ne m'avait pas habitué à fréquenter les enfants de mon âge. A l'école, je me montrai buté, sombre, timide, toujours au bord des larmes, ce qui agaça mes camarades et m'attira de nombreuses brimades...

« Ma mère venait à la ville tous les samedis. Le dimanche, elle me menait à la messe où je bâillais. Elle s'en allait à la fin de la journée, non sans m'avoir dit des paroles tendres et qu'elle m'aimait et qu'elle pensait constamment à moi, et qu'elle priait Dieu qu'il ne m'arrive rien de fâcheux. Mais, à mon insu, je grandissais, je m'endurcissais, je devenais un homme. Déjà, je m'étais mis à songer de moins en moins à ma mère : j'avais d'autres soucis. Ses visites, ses paroles, sa piété m'apportaient déjà comme une gêne. Elle ne fut jamais dupe du changement qui s'opérait en moi. Mais, à cause de mon âge même, sa pudeur lui interdisait déjà de me faire certains reproches. Comme elle a dû souffrir, ma mère ! C'est seulement beaucoup plus tard que je l'ai deviné.

« Je trimais depuis huit ans dans leur école à planter, à arracher des pommes de terre, et jamais à faire ce qu'on fait habituellement dans une école, quand ils s'avisèrent que j'étais vraiment trop grand et me boutèrent à la porte, sans aucun diplôme, naturellement.

« Depuis un certain temps, je n'avais pas revu ma mère puisqu'elle avait cessé ses visites. En la retrouvant, j'eus bien du mal à la reconnaître. Elle était déjà malade, de cette étrange maladie qui, depuis, n'a fait qu'empirer : elle avait trop donné d'elle-même pour m'élever. Et moi je m'étais si peu soucie d'elle ! Si elle était restée dans ce pays hostile, au milieu des demi-frères de mon père qui lui en voulaient à mort

parce qu'elle les dédaignait, c'était pour moi (de nouveau il se pencha et cracha sur le sol). Dire qu'elle aurait pu retourner dans son pays natal où elle avait des parents. Mais, non, mon père avait toujours exprimé le souhait que je prenne un jour sa succession à Bamila. Elle n'avait pas le droit de partir, de m'arracher à mon terroir. Pour tout te dire, le remords me prit. Rétrospectivement, je me la représentais courbée sous un soleil cuisant, grattant obstinément la terre avec une houe minuscule ou allant au marché, le dos chargé d'une hotte de légumes. Et tout cela pour moi qui l'avais si vite oubliée !...

« J'ai voulu me racheter : j'ai allumé des querelles avec tous ceux que je soupçonnais d'avoir rendu la vie difficile à ma mère depuis la mort de mon père. J'étais fort... résultat : tout le monde me déteste maintenant dans mon village, ce dont je suis heureux. Je ne crois pas que rien au monde soit aussi abondant que l'amour d'une mère pour son enfant. Peut-être bien que j'exagère ; mais la mienne m'a vraiment trop aimé pour que je pense autrement. »

Il marqua une longue pause. Son thorax se bomba tout à coup plus que de coutume et se vida dans une violente expiration. Assise sur l'extrême bord du lit, elle le considérait toujours avec la même curiosité teintée d'une nuance de circonspection. Il reprit :

— C'est vrai qu'elle sera bientôt morte, ma mère. Alors, j'irai à la ville, tout simplement. Ce n'est pas que je souhaite la mort de ma mère. Je ne la souhaite pas, non. Mais elle sera bientôt morte tout de même. Et moi je ne pourrai plus continuer à vivre ici : il n'y aura plus de raison, vraiment plus de raison. Je quitterai le pays : je quitterai le village et j'irai me débrouiller à la ville.

l'ourelle des colombes.

Et le *financier* se plaignait
Que les *soins* de la *Providence*
N'eussent pas, au *marché*, fait vendre [*le dormir*]
Comme [*le manger*] et [*le boire*].

Question d'examen.

3. Analyse logique de la phrase :

« S'il faut aller chercher des vivres aux lieux où ils abondent, on s'y rend par de longs chemins souterrains ou tubulaires, on ne travaille jamais à découvert. »

Question d'examen.

4. Analyse des propositions dans la phrase :

« Lorsque, au sortir de la gare, je vis, à l'entrée du cours Mirabeau, ruisseler la grande fontaine avec ses femmes et ses lions, mon cœur battit, je crus que j'avais cessé d'être un solitaire, un éternel étranger. »

16.

Tandis que coups de poings trottaient
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron.

(La F.).

Question d'examen.

4. Nombre, nature et fonction des propositions contenues dans la phrase :

« Nous lui donnons l'attitude enchantée d'un solitaire qui jamais n'est véritablement seul, soit qu'il se réjouisse avec lui-même de cette paix qui l'environne, soit qu'il cause avec le renard, la fourmi ou quelque autre de ces animaux du siècle de Louis XIV qui parlaient un si pur langage. »

Mai 1988

L'étrange est que Thérèse ne se souvient des jours qui suivirent le départ d'Anne et des La Trave que comme d'une époque de torpeur. A Argelouse, où il avait été entendu qu'elle le trouverait le joint pour agir sur cet Azévédo et pour lui faire lâcher prise, elle ne songeait qu'au repos, au sommeil. Bernard avait consenti à ne pas habiter sa maison, mais celle de Thérèse, plus confortable et où la tante Clara leur épargnait tous les ennuis du ménage. Qu'importait à Thérèse les autres? Qu'ils s'arrangent seuls. Rien ne lui plaisait que cette hébétude jusqu'à ce qu'elle fût délivrée. Bernard l'irritait, chaque matin, en lui rappelant sa promesse d'aborder Jean Azévédo. Mais Thérèse le rabrouait: elle commençait de le supporter moins aisément. Il se peut que son état de grossesse, comme le croyait Bernard, ne fût pas étranger à cette humeur. Lui-même subissait alors les premières atteintes d'une obsession si commune aux gens de sa race, bien qu'il soit rare qu'elle se manifeste avant la trentième année: cette peur de la mort d'abord étonnait chez un garçon bâti à chaux et à sable. Mais que lui répondre quand il protestait: "Vous ne savez pas ce que j'éprouve?..." Ces corps de gros mangeurs, issus d'une race oisive et trop nourrie, n'ont que l'aspect de la puissance. Un pin planté dans la terre engraisée d'un champ bénéficie d'une croissance rapide; mais très tôt le cœur de l'arbre pourrit et, dans sa pleine force, il faut l'abattre. "C'est nerveux", répétait-on à Bernard; mais lui sentait bien cette paille à même le métal - cette fêlure. Et puis, c'était inimaginable: il ne mangeait plus, il n'avait plus faim. "Pourquoi ne vas-tu pas consulter?" Il haussait les épaules, affectait le détachement; au vrai, l'incertitude lui paraissait moins redoutable qu'un verdict de mort, peut-être. La nuit, un râle parfois réveillait Thérèse en sursaut: la main de Bernard prenait sa main et il l'appuyait contre son sein gauche pour qu'elle se rendît compte des intermittences. Elle allumait la bougie...

QUESTIONS

- 1-Classer les pronoms du passage d'après leur catégorie, en indiquant leur contexte, et donner leur fonction. (Il sera tenu compte des erreurs d'identification)
- 2-Attribut et transitivité dans ce passage.
- 3-Les principaux traits de la syntaxe du Moyen Français.